

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

REVUE DE LA PARALYTIQUE

VOL. 15 MONTRÉAL, 15 MAI, 1866. No. 16

LES
SABOTIERS DE LA FORÊT NOIRE
 XVII
 LA PARALYTIQUE

— Expliquez-vous plus clairement, monsieur le bourgmestre, j'entends obtenir justice, et je ne suis pas un enfant, qu'on leurre avec de belles paroles.
 M. Stauffer parut blessé de cette réponse un peu brusque, et lui répliqua sèchement :

— La Marannele a eu affaire à un juge plus sévère que vous et que moi, sergent Mathias.
 — Et peut-on savoir de quel juge vous entendez parler, monsieur le bourgmestre, demanda Werner d'un ton presque insolent.

— Ce juge, c'est Dieu, dit M. Stauffer avec un accent de véritable dignité, tandis que la plupart des assistants se signaient.

Mathias, troublé, baissa les yeux devant le digne homme, qui poursuivait :

— Dieu a frappé de mort les bras qui vous ont précipité dans le gouffre, sergent, la bouche qui vous a trompé et qui vous a maudit ! Cette femme qui, dans l'exagération de son amour maternel, s'est laissée tenter par la pensée d'un crime, ne pourra plus serrer ses fils contre son sein, ni les appeler de cette voix qui les connaît depuis le berceau.

Werner regarda la Marannele avec une sorte de rage et de déception :

— Ainsi, il ne me sera pas permis de me venger de cette perfide créature !

— Non, interrompit le bourgmestre. La malheureuse est paralysée. Ce chatiment de Dieu, la punice, désormais sous la protection des hommes.

— Soit ! dit Mathias en ricanant, la mère est sous la sauve-garde céleste, mais nous tenons le fils, et il payera pour deux.

Le regard de la veuve s'alluma d'un feu sombre lorsqu'elle entendit cette menace.

— Ah ! ah ! s'écria le sergent, je sais bien que ton cœur n'était pas mort comme ta chair et que je viendrais à bout de te le faire tressaillir, sûre de punir, tu semblais me défier tout à l'heure et maintenant tu as peur. Tant mieux, tonnerre ! Oui, c'est moi, bonne mère, qui serai chargé de conduire à la caserne ton fils, le déserteur, c'est moi qui veillerai sur lui, c'est moi qui commanderai le peloton chargé de l'exécution de la sentence.

Les lèvres de la Marannele devinrent blanches comme la craie et se contractèrent convulsivement. De grosses larmes tombèrent de ses yeux gonflés et coulèrent sur ses joues de marbre.

— Oh ! je suis bien sûr que tu souffres maintenant, reprit Mathias. Si tu ne peux ni parler ni agir, au moins tu entends et tu comprends, eh bien ! je t'engage à ne pas te flatter de quelque espoir insensé ; notre général ne plaisante pas avec les déserteurs ; il leur fait mettre du plomb dans la tête pour qu'elle soit moins légère. D'ailleurs, c'est d'un bon exemple. Ainsi ton bien-aimé Fritz sera fusillé avant quarante-huit heures.

La paralytique, dont les yeux étaient dilatés à faire peur, se tordit sur sa civière par une contraction musculaire semblable à celle qu'éprouve un cadavre soumis à l'action de la pile galvanique.

Mathias sourit.
 — Fusillé ! c'est une jolie mort et fort honorable, après tout, pour un

déserteur. Tu me diras, sorcière, qu'on a vu des déserteurs obtenir leur grâce. C'est rare, mais ça s'est vu. La mère trouvait moyen de se trouver sur le passage du roi ou du général en chef, et, à force de larmes, de sanglots et de grimaces, elle obtenait la grâce du lâche. Malheureusement, tu ne pourras pas en faire autant, à moins d'un miracle. Tu ne pourrais pas, toi, sorcière, te jeter aux pieds du général, Dieu te l'a défendu. Tu ne pourrais pas lui crier : — Grâce ! mon fils est innocent ! Oh ! comme tu dois souffrir en pensant que s'il t'était permis de remuer tes membres glacés et de faire vibrer cette bouche muette, ton fils serait peut-être gracié.

Les traits livides qui marbraient le visage de la paralytique disparurent sous une teinte d'un rouge sanglant ; ses yeux se fermèrent, la douleur avait été plus forte que la volonté, chez cette vigoureuse nature, et la misérable mère avait perdu connaissance.

La foule, émue de pitié, laissa éclater les murmures et des menaces que le sergent Mathias semblait braver dédaigneusement.

Le bourgmestre, craignant que les émissaires de cette scène révoltante ne se lassent d'entraîner, à quelque acte de violence, à l'endroit de l'implacable Werner, ordonna aux bûcherons d'enlever sur-le-champ les civières et de les transporter chez lui.

Jorgli et ses compagnons chargèrent les branches sur leurs épaules.

— Et mon prisonnier ? demanda Mathias à M. Stauffer.

Le bourgmestre se tourna vers le père Kurthil :

— Reconduisez maître Gaspard Melzer à son logis, dit-il, et remettez Fritz Wendel aux mains du sergent.

L'avare, reconnaissant sa vieille tour, se laissa emmener sans opposer aucune résistance.

— Comptez-vous partir sur-le-champ ? dit M. Stauffer en s'adressant à Mathias.

— Oui, monsieur le bourgmestre, répliqua le sergent d'une voix sombre ; car j'ai hâte de n'avoir plus à veiller sur un prisonnier si difficile à prendre et si difficile à garder.

— Si vous voulez déjeuner avant de vous mettre en route, ma maison vous est ouverte.

— Merci, monsieur Stauffer, c'est par cet exercice que j'ai commencé une fois sorti du ravin. Ce que je vous demanderai, c'est une escorte de quelques hommes connaissant le pays mieux que moi, car mes soldats sont retournés à Stuttgart, et je me défie du fils de la veuve autant que de la veuve elle-même.

M. Stauffer fit signe aux gendarmes d'approcher, et leur dit :

— Vous accompagnerez jusqu'à Stuttgart le sergent Mathias, et vous lui obéirez en tout ce qui concerne le service.

Il prit ensuite congé de Werner et alla rejoindre les civières que la foule suivait tumultueusement.

Peu après, Fritz Wendel, les mains solidement liées derrière le dos, et escorté de gendarmes, apparut sur la place qui était encore encombrée de curieux.

Les amis d'enfance du jeune sabotier se pressèrent autour de lui et l'embrassèrent avec effusion, tout en lançant au sergent Mathias des regards pleins de menace.

— Fais un signe, mon garçon, dit brusquement le fermier Heinrich, et nous t'aurons bien vite débarrassé de ces vilains cordeaux !

— Tu peux compter sur moi, ajouta Jorgli, le bûcheron. Certes, je suis un homme d'humeur pacifique ; mais ma cognée me demande dans la main quand je vois notre plus brave camarade garotté comme un voleur.

Jockel, seul, se taisait, et, les yeux baissés, n'osait s'approcher de Fritz.

— Et toi, mon ami, lui demanda le fils de la veuve, pourquoi ne me dis-tu pas adieu ? T'aurais-je offensé sans le savoir, ou me méprises-tu, parce que je suis marqué comme un mouton pour l'abattoir.

— C'est la honte qui me retient, répondit le marchand de chevaux, car sans ma maudite langue, tu n'aurais pas été arrêté, Fritz, c'est moi, triple sot, qui ai averti le bourgmestre de se mettre en quête de l'homme qui avait escaladé le mur de maître Gaspard. Si j'avais

su que c'était toi, mon pauvre garçon, on aurait pu m'arracher la langue plutôt qu'une parole.

Le jeune sabotier sourit.

— Tu es un brave homme, Jockel, et personne ne te regardera comme un Judas. Tu as fait ton devoir de bon voisin. Tant pis pour moi si j'ai pris un chemin défendu, j'en porte la peine et ne dois rien reprocher à personne. Merci de votre amitié, mes bons compagnons. Je suis triste de vous quitter; mais j'ai attiré sur ma tête, volontairement ou non, l'épée de la justice humaine et je ne veux pas chercher à l'éviter. Il faut respecter la loi, fut-elle injuste. Si une seule goutte de votre sang coulait pour me défendre contre la loi, je cesserais d'être innocent aux yeux de Dieu et je lui mériterais réellement ma destinée.

Le sergent l'interrompit et menaça du geste les amis de Fritz.

— Fuis le bon apôtre, va, et prêche la paix, sinon j'agneau! En tout cas, ce ne sont pas ces fanfaronades de paysans qui t'arracheraient de mes mains; et qui me feraient tourner le dos;

Les gens de la forêt murmurèrent, mais le prisonnier leur adressa un regard suppliant.

— Tu peux leur faire tes adieux à ces fiers gaillards, car ils ne te reverront jamais, continua Mathias. Ta mère m'a joué un tour de sa façon; mais j'en vais prendre joliment ma revanche.

Il écarta brutalement la foule et l'escorte se mit en marche.

Au même instant, Marguerite Melzer, vêtue de la robe de novice qu'elle portait au couvent, la tête couverte de son long voile de laine blanc, descendit lentement les degrés de la vieille tour et s'avança vers le jeune sabotier, qui tressaillit de surprise.

— Toi, ici, Grettly! s'écria-t-il, croyant rêver.

Marguerite le regarda avec une sorte de calme navrant. La résignation des martyrs avait posé son empreinte sur ce front d'enfant et revêtu d'une majesté singulière cette candide figure. On devinait que son amour s'était épuré en traversant des épreuves morales si terribles. Ce n'était plus l'abandon naïf d'une involontaire sympathie, ni l'élan

passionné de cette nuit d'anxiété et de dangers qui avaient remué toutes les fibres de son cœur. On eût dit que la vie avait déjà déserté son corps aérien et que son âme seule vivait, aplanant au-dessus des misères humaines.

Fritz et tous les assistants croyaient voir une sainte détachée de son cadre et marchant d'un pas léger comme la brise sur la fange terrestre.

— Mon ami, répondit-elle d'une voix grave et douce, je viens d'embrasser mon pauvre père pour la dernière fois; je m'exile de notre maison pour toujours.

Fritz la voyant marcher à côté de lui, sans agitation et sans larmes, fut saisit d'inquiétude. Il craignit que la raison de la jeune fille ne fût troublée.

— Pourquoi ce costume, ma Grettly, et quel est ton projet? lui demanda-t-il.

Elle replica de ce ton monotone qui ne faisait mal à personne.

— Je veux t'accompagner jusqu'à Stuttgart, mon ami; et ne me séparer de toi qu'au dernier moment; c'est mon devoir de sœur.

Certes, tu n'as pas besoin qu'une femme soutienne ton courage; mon Fritz sait regarder la mort en face; mais je ne veux pas que tu sois abandonné de tous ceux que tu aimais.

En me regardant, tu croiras que j'écouterai la voix de la Maranelle. Non, il n'est pas bon que l'homme qui va se mourir reste seul abimé dans l'amertume de sa tristesse; et ne rencontre autour de lui, que des visages indifférents, méprisants ou hostiles.

Elle marchait toujours à côté du prisonnier.

— Je t'en supplie, Grettly, ma bien aimée, dit Fritz, renonce à cette étrange idée. Me suivre dans ce dernier voyage, ce serait une épreuve au-dessus de

tes forces! Ne sais-tu pas qu'au bout de cette route tu trouveras sous tes pieds une fosse remplie de sang? Il n'y a pas de bon place pour les femmes à ces tueries de la loi militaire.

La femme doit pleurer et prier au logis, en cachant sa pâleur et son angoisse sous le voile; et non se

exposer aux railleries des foules. Tu ne saurais m'assister à l'heure fatale, car les curieux diront, en te montrant au doigt: — Quelle est cette femme?

Est-ce la sœur? Est-ce la femme du prisonnier? Et comme tu ne pourras répondre, non t'insultera peut-être. J'entendrai des insultes; je serai impuissant à te défendre; et je mourrai avec le désespoir dans le cœur.

Marguerite marchait toujours à du même pas rapide et léger. Elle répondit : — Je n'entendrai pas ces outrages, mon Fritz; car j'ai te regarderai; l'impensée, et mon cœur seront absents de moi; il ne sera au pouvoir de personne de m'offenser. Dieu a compté les heures de vie, mais il n'a pas détaché la destinée de la mienne. C'est en vain que j'essayerais de retenir mon corps immobile dans la maison de mon père; mes pieds iraieut te rejoindre; mes mains s'étendraient vers toi et ma voix t'appellerait. Pour qu'il t'errais-je contre cette volonté de mon âme qui te suit et qui me pousse?

— Il le faut cependant, ma Gretty; il le faut, répliqua le jeune homme d'une voix altérée; je ne dois pas permettre que tu te donnes ainsi en spectacle, pour tenter les méchantes langues. D'ailleurs, j'ai besoin de tout mon courage, et ta vue me causera certainement quelque défaillance.

— Tu ne m'aimes pas, bien, s'Éritz; si ma vue ne fortifie pas ton esprit et ton cœur. Quand je marche à tes côtés, tu dois oublier le malheur qui t'escorte. Tu me parles des railleurs; j'ai des aimés-chants! que m'importe leur venin! Tu crains pour moi la fatigue pour Phorréur du sang innocent versé. Je ne suis pas une demoiselle de la ville; mais une paysanne de la forêt. Quand les ennemis brûlaient les Palatinats, nos aïeules accompagnaient leurs frères; et leurs maris non seulement dans les grottes de refuge, mais sur les champs de bataille.

— Les yeux bleus de la jeune fille étincelèrent d'une sorte d'inspiration et d'enthousiasme, tandis qu'elle prononçait ces dernières paroles. — Fritz s'avoua vaincu.

— Fais donc, suivant ta volonté,

Gretty, murmura-t-il avec une profonde émotion. Mais pour qu'il us-tu pris ce costume?

— Parce qu'il inspirera le respect à ceux qui seront tentés de me blâmer, mon Fritz; et parce qu'il ne doit pas me quitter.

— C'est impossible! cette robe est un sépulcre pour ta jeunesse et ta beauté; chère sœur, que fais-tu?

Marguerite laissa un vague et fugitif sourire errer sur son pâle visage. — As-tu donc cru, mon ami, que je me recommanderais la vie? Je ne veux pas lutter contre mon vieux père; il s'en têtera à m'imposer un mari de son choix; et il m'est impossible de lui obéir. Je me réfugierai dans ce couvent, que j'ai eus si grande hâte de quitter. Ma vie de recluses s'écoulera monotone, et me froide comme l'eau de la source cachée, que je ne dors jamais un rayon de soleil, jusque à ce que Dieu, prenant mon dessein en pitié, me rappelle à lui.

— Et c'est moi qu'on accusera d'avarice, de voir exigé ce sacrifice, s'écria Éritz avec un délire; mais Dieu t'a faite jeune et belle pour vivre, Gretty; et non pour t'ensevelir un mort dans ton cœur. Oublie-moi; oublie-moi! J'ai passé, comme un orage dans ta vie, et je l'ai troublée que à jamais. Dieu m'en demandera compte.

— C'est impossible, l'ami. Ce n'est pas lui qui a mis ton image dans mon cœur; moi ne saurait être un juge bien rigoureux. Avec toi la vie m'aurait été douce; mais si tu meurs, c'est la mort qui m'attirera avec une force irrésistible. A parce que je sens qu'elle doit me réunir à toi. Regarde donc l'avenir d'un œil impartial, mon Fritz! Peut-être est-ce un bien de s'en aller; jeunes et âgées, un bien de s'en aller, cette terre ingrate, en songeant qu'il est un séjour meilleur où nos âmes se rejoindront! Pour être fort et résigné devant la mort, il faut espérer et croire.

Le sergent Mathias, inquiet de l'exaltation et de l'illumination du visage de la fille de Melzer, s'approcha d'elle. — (Mon enfant, dit-il d'une voix douce) bonjour, vous ne pouvez continuer à marcher ainsi à côté des prisonniers. Retournez à Nordstetten au près de votre père; c'est là votre place.

Marguérite le regarda avec une expression touchante. — Ne soyez pas si sévère envers moi, monsieur le sergent. Je ne ferai pas de bruit. Je parlerai si vous le voulez. Je me tairai si vous l'exigez. Mais laissez-moi faire route avec lui. Vous n'avez pas peur que je lui ôte ses liens et que je lui donne la clef des champs, n'est-ce pas, monsieur le sergent ? Retirez-vous, ma belle, dit le sergent. — Insista Mathias. — Ce serait un joli spectacle, cornes du diable ! si chaque régiment ou chaque déserteur était suivi d'une procession de jupes, à titre de coussinés ou de secour de lait. D'ailleurs, les pleurnicheries des filles, ça affadit le cœur, et ça donne un croc-en-jambe à la discipline. — Obéis, Grettly, obéis, et ne t'exposes pas à quelque mauvais traitement, dit le jeune sabotier. — Ne vous fâchez pas, monsieur le sergent, répondit Marguérite avec douceur, je me contenterai de vous suivre de loin, puis que vous le voulez. — Mathias Werner éclata de rire. — Nous suivrez la belle, mais nous allons à Stuttgart. — Et moi aussi je vais à Stuttgart, répliqua-t-elle, je retournerai mon couvent, et je serai comme un brave soldat, comme vous, un sergent Mathias, devrai plutôt me protéger contre toute mauvaise rencontre, que me chasser comme une fille vagabonde. — Werner fut flatté de cet appel à sa générosité et grommela entre ses dents. — C'est bien, vous l'êtes d'une race ou habile à nous joler, nous autres, les hommes, nous sommes toujours en raison. Faites donc comme il vous plaira, la belle. Au fait, pourquoi enlever à ce malheureux une dernière consolation ? — Oh, merci, monsieur le sergent, dit Marguérite avec une vive expression de reconnaissance. — Elle reprit sa place sur côté de son frère et delait et continua à marcher sans vouloir parler, mais ils échangeaient des regards plus éloquents que la parole, le monde entier paraissait à leurs yeux, et Fritz Wendel sentait plus les liens qui entraient dans ses chairs. — Cependant la route devenait difficile, la petite troupe était souvent obligée de faire halte, et le ciel s'était zébré de

larges bandes de nuées sulfureuses et cuirées, et avait fini par ressembler à une coupole de basalte, le moment de désolée. Au calme profond de l'air succéda tout à coup un bruit semblable à celui de dix mille chariots roulant sur le pavé, quand les vents se déchaînent. Des rafales enragées, des ondes diluviennes et des soudains zigzags d'éclairs remplirent alors le sinistre silence de la nature. Les animaux de la forêt fuyaient et se cachaient dans leurs terriers. — Inquiet de ces symptômes menaçants, Mathias Werner ordonna de hâter le pas pour arriver au pont du Necker, d'autant plus que le gendarme Girtl lui avait appris la crue récente de la rivière. — L'escorte coupa donc à travers champs et taillis pour abréger le chemin, mais lorsqu'ils croyaient tous déboucher d'un sentier des bois, à peu de distance de la berge, ils s'arrêtèrent devant un tableau de désolation d'une formidable grandeur. — Les rives du Necker, la plaine et les bois, tout était envahi par l'inondation. — L'espace n'offrait aux yeux qu'un immense lac, mais un lac trouble, tumultueux, jaunâtre, bouleversé par des remous et des tourbillons, dont les spirales d'écume ressemblaient à des serpents gigantesques. Les arbres de la lisière baignaient leur verte chevelure dans des flots d'eau glauques, les uns tournaient leurs branches dans des amas de grandes herbes et de joncs, les autres portaient leurs cimes au-dessus du flot comme des mâts perdus qui appellent au secours. — De gros troncs venaient frouer des meules énormes, des bûches des tables et des tabourets échouaient contre des charrettes brisées, quelques barreaux flottaient, quelques débris de chevaux et des ânes se débattaient vainement contre les vagues furieuses. — Les torrents grossis par la fonte des neiges s'étaient précipités dans les canchues d'eau dans le Neckar et rendu

- une saerue formidable. Les corbeaux criaient et voletaient autour des branches les plus hautes, en signe de réjouissance, car l'inondation zibleur charriait une abondante pâture. Ca et là, des villages riveains avaient été surpris et noyés au milieu de la nuit. Mathias consterné, montra aux gendarmes Girt et Wilhem les clochers qui s'élançaient leurs flèches vers le ciel.

— Nous ne pourrons jamais traverser le Necker, dit Girt; quant au pont, il est et peut être emporté. Ce serait folie de ne pas revenir sur nos pas, dit Wilhem. Le ciel noircissait de plus en plus, et des rayures rouges qui le tigrèrent par instants, les nuées blafardes qui navigaient à l'horizon, lui donnaient un aspect fantastique. En vrais Allemands, les gardiens de Fritz pensèrent tous à la nuit de la Walpurgis, où les sorcières célèbrent leur sabbat sur les montagnes du Hartz. La pluie tombait par nappes, fouettée de grésil.

Cependant Mathias Werner affecta une assurance héroïque.

— Êtes-vous des femmelles pour avoir peur de vous mouiller le dos et les pieds ? dit-il avec un rire un peu forcé.

Allons, Girt, mon brave, courez à la découverte. Voyez si le pont est encore debout ou tâchez de nous trouver une barque.

Girt partit sans faire d'observation. Ils attendirent une demi-heure. Le sergent commençait à maugréer et à jurer, craignant que le gendarme ne revint pas. Il revint et dit :

Le pont n'est pas emporté, mais il n'en vaut guère mieux. Il vacille sur ses vieilles arches, comme un ivrogne sur ses jambes. Les paysans qui l'encombrent avec leurs bestiaux font un tapage infernal, et crient à l'aide, comme s'ils croyaient que leurs saints patrons vont descendre du ciel pour les tirer du danger ; mais il n'y a que de l'eau sur leurs têtes, de l'eau sous leurs pieds, de l'eau aussi loin que leur regard peut s'étendre.

— Mais n'as-tu pas vu le passant Kunz ? demanda vivement Mathias.

Kunz a trop chargé sa barque ;

elle a chaviré contre des débris flottants et le pauvre diable a péri.

— Et qu'est devenue la barque ? camarade.

— Elle est amarrée dans les roseaux, aux racines d'un vieux saule, répondit Girt en hésitant, mais que nous l'emporte !

Il importe beaucoup, dit le sergent ; nous voilà hors d'affaire, nous allons traverser le Necker.

— Au milieu de ces courants qui se croisent comme des escadrons ennemis, interrompit Girt stupéfait, au milieu de ces tourbillons et de ces remous furieux. Mais c'est vouloir se perdre de gaieté de cœur, sergent Mathias.

— Comment gouverner la barque, qui sera secouée comme une acoquille de noix ? ajouta Wilhem. Attendons plutôt la fin de la tempête et la baisse des eaux.

— Ah ! les braves soldats ! s'écria Mathias en ricanant ; ils attendent qu'un nouveau Moïse leur fasse traverser le Necker à pied sec ! Je pense que vous ne parlez pas sérieusement, mes camarades. D'ailleurs, je suis votre chef, vous avez ordre de m'obéir, et j'ordonne d'embarquer.

Les gendarmes le regardèrent avec une surprise mêlée d'un certain respect pour son courage. Girt dit seulement :

— Si le vent était tombé, on pourrait encore tenter l'aventure avec quelque chance de réussir.

— Bah ! dit le sergent, je n'ai pas eu peur des Prussiens et des Turcs, je ne reculerai pas devant un orage, et sur une rivière un peu gonflée par la pluie.

Ils se dirigèrent vers l'îlot où la barque de Kunz se trouvait amarrée, et Mathias témoigna une joie assez vive lorsqu'il eut vérifié qu'elle était suffisamment grande et solide avec ses trois bancs et sa membrure presque neuve.

— Allons, montez, camarades, dit-il en riant, et faites coucher votre prisonnier au fond de la barque. Veillez bien sur lui à vant toutes choses ! Qu'un de vous y renne la gaffe ; moi, je me charge des avirons.

Quand Fritz, et toujours silencieux, et les deux gendarmes furent entrés, Marguërite releva les plis de sa robe et posa

son petit pied sur le bord de la barque.

— Eh bien ! ou allons-nous, la belle ? s'écria Mathias en l'arrêtant par le bras.

— N'est-il pas convenu que je vais en même temps que vous à Stuttgart ? monsieur le sergent.

— Sans doute, je vous ai promis protection, mais j'ignorais alors que le Necker eût débordé, et je croyais que nous n'aurions qu'à traverser le pont.

Marguerite joignit les mains, et d'une voix plaintive :

— Hélas ! monsieur le sergent, dit-elle, aurez-vous le cœur assez dur pour m'abandonner toute seule, si loin de la maison de mon père, si loin de tout secours, sur ce rivage inondé, au milieu de cette effroyable tempête, lorsque vous m'avez pris sous votre sauvegarde ?

— Mais, répliqua Mathias avec impatience, vous courez vous-même de dangers dans la barque, ma chère enfant, qu'en retournant à Nordstetten. De plus, ce serait trop charger cette misérable coquille et nous exposer à chavirer.

— Non ! non ! c'est un prétexte, cela. Vous m'avez promis, et si vous manquez à votre parole, vous seriez un soldat sans foi et sans honneur.

Cé reproche piqua l'amour-propre du sergent.

— Diable de fille ! murmura-t-il en se consultant. Allons, il n'y a pas moyen de lui résister. Venez donc !

Et il l'aida lui-même à monter dans la barque. A peine y fut-elle entrée, qu'on entendit à cinquante pas les aboiements d'un chien. Marguerite tressaillit et retourna vivement la tête : elle avait reconnu la voix de Burck, et cependant elle avait enfermé le fidèle animal afin qu'il ne la suivit pas.

Mais Burck, trompant la vigilance de dame Catherine, s'était échappé du logis.

— Eh ! eh ! attention, camarades ! Voilà le chien dressé par ce fils de sorcier, si on a le malheur de l'exciter contre nous du geste ou de la voix, si la bête montre seulement les crocs, abattez-le d'un coup de feu. Je suis payé pour me défier des Wendel et de toute leur race, chien compris.

Il ramassa en même temps quelques pierres et les lança maladroitement

contre Burck, qui, sensible à ce mauvais accueil, fit un temps d'arrêt et s'éloigna, mais à reculons, comme un chien bien décidé à revenir à la charge.

Alors Mathias Werner sauta lestement dans la barque, borda ses avirons tandis que le gaffier Girt poussait hors, et se mit à ramer vigoureusement dans la direction de l'autre rive.

Burck, voyant s'éloigner la barque qui emportait Fritz et sa jeune maîtresse, s'élança dans l'eau et se mit à nager à quelque distance du bateau, tantôt à droite, tantôt à gauche, et sans cesser d'aboyer.

Le sergent, à qui il inspirait une insurmontable défiance, le surveillait sournoisement ; lorsqu'il sentit que la barque oscillait en luttant contre un courant assez rapide, il voulut profiter de ce que la pauvre bête nageait presque à portée du bord pour lui asséner un violent coup d'aviron sur la tête.

Mais Burck esquiva adroitement le coup, et, suivant la coutume immémoriale des chiens, qui s'en prennent plus volontiers au bâton qui les frappe qu'à l'homme qui dirige le bâton, il saisit la rame entre ses crocs aigus, l'arracha des mains du sergent, et après l'avoir secouée un instant avec colère, il la rejeta loin de lui.

Mathias proféra un terrible juron ; il voyait l'aviron, que le gendarme avait essayé de ressaisir avec sa gaffe, s'engager rapidement dans un inextricable réseau d'herbes à longues feuilles rubanées qui flo taient à fleur d'eau. Il fallut l'y abandonner, car ni le sergent ni ses hommes ne savaient nager. D'ailleurs, le bateau, qu'on ne gouvernait plus et que le courant entraînait, était déjà à quarante brasses de l'aviron.

Il y eut alors un moment d'exprimable désordre et de consternation dans cet étroit espace, arche de salut de cinq personnes. Le vent rugissait comme si tous les démons sortis de l'enfer soufflaient par des porte-voix monstrueux ; L'eau resserée tout à coup entre deux collines boisées, dont les panaches verts s'agitaient confusément, avait noyé tous les fonds : elle écumaient en grondant comme une détonation d'artillerie et charriait avec ses grandes lèvres bouil-

lonnantes d'énormes arbres brisés comme des feux de paille. La barque dansait sur cette mousse d'eau plus blanche que la neige, entre ces files de sapin submergés qui ressemblaient à des fantômes curieusement penchés pour la voir passer. L'inondation montait toujours, et on eût dit que la terre vaincue dans ce duel terrible, allait s'absorber tout entière et s'anneantir sous un linceul mouvant.

(A continuer.)

AUVERGNE ET PIÉMONT.

Au mois de septembre 1760 le ministre de la guerre, M. le maréchal de Bellisle, en voyait quelques renforts à l'armée de M. le maréchal de Broglie qui était alors campé sur la Fulda, près de Cassel. Un nombre de ces renforts étaient les régiments d'Auvergne et de Piémont. L'Auvergne et Piémont. Ces deux noms représentaient toute une épopée écrite avec du sang.

« Résolus de crever plutôt que de penser autre chose que de tenir bon ! » avait dit le maréchal de Brissac en parlant de Piémont. « Je ne connais qu'une façon de faire sair l'Auvergne, avait dit le duc de Parme, c'est de battre la messe. Piémont était vieux corps. Il était un des trois régiments qu'on n'avait pu mettre d'accord sur leurs droits à la préférence qu'en la donnant alternativement à chacun d'eux.

Auvergne était un des premiers parmi ceux qu'on appelait les petits vieux. Tous deux jouissaient d'une considération méritée par de brillants services, puis par l'ancienneté de leur origine, par une tradition qui s'était perpétuée d'âge en âge. Piémont descendait en droite ligne des bandes noires que Charles VIII et ses successeurs avaient levées en Italie pour la défense des provinces tant de fois conquises et perdues.

Auvergne n'avait été levé qu'à l'épo-

que de nos guerres de religion, mais son origine toute française compensait ce qui lui manquait en ancienneté.

Piémont rappelait avec orgueil ses exploits à Jarnac et à Moncontour sous le duc d'Anjou, de puis Henri III, sa belle défense de Corbie en 1636, l'impétuosité avec laquelle, seul contre toute l'armée Espagnole, il avait défendu le passage de la Somme pendant vingt-quatre heures.

Auvergne citait avec orgueil ses hauts faits sous l'amiral de Coligny ; plus tard, sous M. de Turenne qui l'avait surnommé l'invincible. Il montrait fièrement ses drapeaux et ses guidons que l'ennemi avait vus partout et toujours sans pouvoir les toucher.

Piémont rapprochait l'Auvergne son origine huguenote. Auvergne vantait sa fidélité au grand roi Henri dont il avait suivi la bannière alors que Piémont était ligueur.

Réunis depuis longtemps, ils étaient frères ; Dangers, gloire et fatigues, ils avaient tout partagé. L'Europe entière les avait vus passer côte à côte, courant du même pas à la bataille, marquant d'une victoire chacune de leurs étapes, superbes et redoutés. Sous le soleil de l'Espagne, au milieu des brumes de la froide Hollande, en Italie, en Bohême, sur les bords du Rhin français, aux rives éloignées du Raab ou le croissant redouté de l'Islam avait lui devant eux, que de prodiges avait enfantés leur folle audace, leur émulation de haut faits !

« En avant les autres nous regardent ! » Ces mots changeaient les plus faibles en héros. Mais la gloire est une belle maîtresse, dont les rudes amants sont jaloux ; en partageant, entre ses favoris, elle faisait de ces frères d'armes des rivaux. Auvergne et Piémont s'admiraient, ils ne s'aimaient pas. Chacun d'eux eût voulu garder non pas seulement le privilège du sang noblement répandu ; cette première place dans le respect des peuples qu'ils ambitionnaient tous deux, chacun savait que seul il l'aurait eue, si l'autre ne la lui eût pas disputée.

En 1758, deux ans avant l'époque où commence ce récit, un événement tragique avait changé cette noble rivalité

en haine implacable. De cette haine que de meurtres devaient surgir. Les deux régiments étaient alors can tonnés à Saint-Goar, et qu'ils avaient bravement enlevé d'assaut, l'épée à la main. Les deux corps d'officiers se réunis saient souvent pour tromper en commun l'ennemi de quelques jours de repos né cessaires au soldat après une campagne pénible. Un soir ils avaient engagé une partie de plaisir à Saint-Goar. Un officier de Piémont, M. de Bourgui gnon de Foncolombe, sur un coup qui lui enlevait tout son enjeu, se leva rouge de colère, et jeta les cartes sur la table. Cet incident jeta une assez grande tristesse sur la fin de la soirée. On savait que M. de Foncolombe emporterait violemment M. de Lournel à juste titre pour un jeune officier, sortit brave ment et l'autre, s'ils ne laisseraient pas tomber d'une provocation. Cependant, dur et ferme, il en fut l'arbitre. Le lendemain, M. de Lournel répondit à ses amis, qui lui parlèrent de cette altercation, que tout était terminé : qu'il avait vu M. de Foncolombe et que cet officier lui avait fait des excuses sur son emportement. Le lendemain, la brigade d'Auvergne et de Piémont recevait l'ordre de quitter Saint-Goar pour se porter en avant. Au moment où Piémont formait sa colonne de marche, on chercha, mais en vain, M. de Foncolombe. On ne l'avait pas vu de puis la soirée où il avait jeté les cartes d'une insolente façon. A son logis, on trouva un cadavre. M. de Foncolombe était mort assassiné. La surprise et l'émotion furent profondes ; on se perdit en conjectures sur cet événement, entouré de circonstances inexplicables. Le lendemain, à l'appareil de tir, on vit à l'avant-veille le cadavre de M. de Foncolombe ne portant autre

trace de blessure qu'une petite plaie produite par la pointe d'une épée ou d'un poignard. L'épée ou poignard avait pénétré dans le cœur ; le sang avait étouffé la victime, qui n'avait que le rouge taché à peine son linge. Le corps était étendu sur le dos, la tête appuyée à la muraille ; il était tout vêtu, moins l'habit d'uniforme posé sur le lit ; le lit n'était pas défait ; l'épée, hors du fourreau, était déposée sur la table à côté de la lampe éteinte frite d'huile ; la lame était nette et brillante ; le fourreau, attaché au ceinturon, pendait à la tête du lit. La commission militaire, laissée à Saint-Goar pour cette triste enquête, supposa d'abord qu'un de ces vagabonds, qui s'attachent comme des vautours aux pas d'une armée, s'était introduit chez M. de Foncolombe pour le voler. Ce fut dans ce sens qu'elle rédigea son rapport. Et pourtant (de là bien des incertitudes) les tirailleurs étaient respectés, les meubles intacts ; sur la cheminée, une bourse contenant quelques pièces d'or, était déposée à côté de la montre... Aucun vol ! Sur quoi les murmures s'élevèrent d'une vengeance ayant les caractères les plus particulièrement horribles de trahison et de lâcheté. On disait, mais à voix basse encore, que deux officiers de Piémont, passant à une heure assez avancée de la soirée tournaient en lieu la querelle entre les deux joueurs, devant la maison qu'habitait M. de Foncolombe, en avaient vu sortir son adversaire, le comte de Lournel. Qui pourrait se figurer le désespoir de ce jeune officier, lorsqu'il fut instruit d'un rapprochement qui avait tout le caractère d'une accusation ? Il s'empressa de donner les détails les plus circonstanciés sur l'emploi de son temps, dont chaque seconde était comptée. En effet, il n'en avait pas, il avait eu dans cette funeste soirée l'im tête à tête assez long avec M. de Foncolombe. En sortant du jeu, il avait rencontré cet officier qui était venu droit à lui et l'avait prié de l'accompagner à son logis, voulant, disait-il, s'excuser de sa vivacité. M. de Lournel avait consenti à le suivre. Ce récit, entretenu, avait été

très-pacifique, et s'était terminé assez tard par une réconciliation, après laquelle, le jeune officier était rentré dans sa chambre, où il était resté jusqu'au lendemain à l'heure ordinaire de son lever. Du reste, il demandait à se constituer prisonnier jusqu'au supplément d'instruction qui devait prouver son innocence.

Ses camarades et les membres de la commission d'enquête refusèrent ce plus ample informé, qui leur semblait compromettant pour l'honneur de M. de Lourmel. Il était honoré de chacun, aimé de tous; enfin, son caractère loyal et conciliant éloignait tout soupçon d'un si grand crime. Et puis la guerre apporte avec elle tant de distractions émouvantes. Or, on était en pleine guerre, et, quand il en mourait tant chaque jour, qu'importe un officier de plus ou de moins.

Mais les amis du mort ne pensèrent pas ainsi. Ils avaient d'abord accueilli avec un sourire d'incrédulité la supposition, qu'un de leurs est fait des excuses à un officier d'Auvergne. Lorsque le tête-à-tête de MM. de Lourmel et Foncolombe fut connu, ils é mirent entre eux l'opinion qu'il y avait eu quelque duel clandestin, peu loyal sans doute, et déshonorant pour le vainqueur.

En réponse à ces rumeurs insolentes, un officier d'Auvergne offrit un fort beau coup d'épée à un officier de Piémont... qui l'accepta.

Fouiller le feu avec l'épée est une triste façon d'éteindre une grande querelle. A dater de cette première rencontre, cela était inévitable, ce ne fut plus la thèse d'un duel plus ou moins loyal que soutint Piémont; ce fut bel et bien celle d'un assassinat qui était prouvé, patent, visible, un crime odieux que M. de Lourmel seul avait pu commettre.

Les officiers d'Auvergne, compatissant à la douleur de leur compagnon d'armes, déclarèrent alors qu'ils prenaient sa cause en main, et qu'ils soutiendraient toujours et partout son honneur.

Hélas! ce fut en vain qu'ils exigèrent une rétraction publique de cette calomnie. On leur répondit en les défiant: dix officiers de chaque corps, désignés

par le sort, furent chargés de vider le différend.

L'affaire était considérable, et M. de Bellisle, dans l'espoir de l'arrêter, obtint de M. de Sartines, lieutenant général de la police du royaume, que quelques-uns de ses plus habiles agents se rendissent à Saint-Goar pour de nouvelles perquisitions.

Le résultat n'en fut guère plus satisfaisant que celui de la première enquête. Un trop long temps s'était écoulé pour retrouver la trace du meurtrier au milieu de la population flottante que la guerre amenait chaque jour à Saint-Goar. Tout ce que le lieutenant criminel put constater, après un nouvel examen, fut qu'il avait été frappé, non par une épée, mais par un poignard à lame courte, aiguë et presque ronde, assez semblable à une alêne; le meurtrier était sans doute de petite taille, le coup ayant porté de bas en haut. Quelques habitants des maisons voisines, pressés de questions, avouèrent en outre que des cris faibles et étouffés étaient arrivés jusqu'à eux dans la soirée qu'on supposait être celle de la mort de M. de Foncolombe.

Rien n'est si difficile à convaincre comme des gens dont l'amour-propre est engagé à ne pas croire. Piémont soutint de plus belle qu'on ne trouverait point l'assassin, parce qu'on s'obstinait à ne pas le chercher. Auvergne s'écria qu'il fallait la plus insigne mauvaise foi pour ne pas se rendre à l'évidence. En quelques jours, vingt nouveaux duels! Sitôt qu'un officier d'Auvergne et un officier de Piémont se rencontraient, ils mettaient l'épée à la main sans autre explication, et l'un ou l'autre restait sur le terrain.

M. de Bellisle, voulant en finir tout de bon avec cette horrible querelle, résolut de séparer les deux régiments. Pour leur infliger en même temps un de ces châtimens dont les soldats se souviennent, il leur donna ordre de rentrer en France et d'aller tenir garnison, l'Auvergne à Lille, et Piémont à Metz.

Mais s'ils se battaient en duel pendant la guerre, ils trouvèrent qu'ils n'avaient rien de mieux à faire pendant les loisirs que leur faisait la garnison. Et puis, de Lille et de Metz on venait à Versailles. A Paris, où les congés ame-

maient un grand nombre d'officiers, Auvergne et Piémont se rencontraient encore, et de plus belle la sanglante discussion renouait. Ceux qui, moins heureux, étaient restés au régiment, dans un jour d'ennui, se retrouvaient au fond de leurs souvenirs un mot, une allusion, qu'autrefois ils avaient négligé à relever. Alors ils demandaient satisfaction à celui qui s'en était rendu coupable. — Au premier signal, les deux adversaires et leurs témoins arrivaient au rendez-vous, à mi-chemin de l'une et l'autre garnison. L'affaire était axidée, le survivant repartait au plus vite, en grand souci d'expliquer son absence à son colonel, qui, ma foi ! fermait les yeux, parce que lui aussi était d'Auvergne ou de Piémont. — Le duel était une loi fatale, à laquelle obéissaient quiconque avait porté ou portait le parement violet d'Auvergne ou le parement noir de Piémont. — Bien plus, la querelle menaçait de devenir générale. Les autres régiments se disputaient. A la cour, à la ville même, il fallait absolument être ou d'Auvergne ou de Piémont. De dispute en dispute, la haine s'était glissée dans les cœurs et rendait vaine toute tentative de réconciliation. L'orgueil froissé, l'amour-propre excité par tant de provocations et de violences, s'ajoutaient à la cause première. L'innocence de M. de Lormel n'était plus qu'un prétexte à satisfaire des rancunes qui rennaissent sans cesse, comme l'incendie jaillit tout à coup d'une cendre brûlante.

S. M. le roi Louis XV avait bien des petits défauts, mais il avait aussi une grande qualité : il comprenait à merveille et avait précieusement conservé le rôle chevaleresque du caractère français. Monsieur le maréchal, dit-il un jour au ministre qui lui parlait de tout ce tumulte, vous avez eu tort de faire rentrer ces deux régiments. Un moment d'enthousiasme jeté d'entraînement fera plus pour les reconcilier que toutes ces fausses mesures. Il faut les renvoyer au plus vite au feu sous les ordres de quelque vaillant officier qui ne leur laisse pas un moment de repos.

Sire, reprit le ministre de la guerre, justement j'envoie des troupes à Cassel,

si Votre Majesté l'ordonne, ces deux régiments en feront partie.

Avez-vous là quelque officier général de leur connaissance ?

Il y a là le marquis de Castries ; ils ont combattu sous ses ordres à Lutzelberg et à St. Goar.

— Castries ! N'en cherchez pas d'autres s'écria le roi ; renvoyez-lui Auvergne et Piémont, il les reconciliera.

La marche des deux régiments fut combinée de façon que le même jour, à la même heure, ils se rangeaient en bataille sur le front de bandière, au bruit de leurs tambours et de leur fifres, d'un air d'harmonie guerrière ; comme s'ils eussent voulu s'adresser un premier cartel.

L'instant d'après, M. de marquis de Castries arrivait au galop d'un magnifique andalous.

Il s'arrêta court en ayant du centre de la ligne, saluant les drapeaux mutilés qui s'inclinaient devant lui ; puis il resta quelques moments à contempler les magnifiques bataillons, dont les longues lignes immobiles s'alignaient sous l'esponton des officiers.

Le roi avait dit vrai.

S'il était un homme, à coup sûr, qui pût amener ces deux irréconciliables ennemis à se donner la main, c'était le marquis de Castries.

Eugène-Gabriel de Lacroix, marquis de Castries, jeune encore, avait déjà un passé glorieusement rempli ; il pouvait parler avec autorité à de braves soldats : ses cicatrices portaient le nom d'une victoire ; il avait la haute taille, l'aspect énergique d'un chef d'armée, un grand air de bienveillance et d'autorité.

Il passa devant les rangs au pas de son cheval, appelant par leur nom la plupart des soldats, disant une parole amicale ou flatteuse à chaque officier.

Il fit ensuite former le carré, rappela en quelques mots la gloire qu'ils avaient acquise en commun, exprima en même temps l'espoir de voir renaitre l'émulation de valeur et de haut faits, la seule qui fût digne de si braves soldats.

Lorsqu'il eut cessé de parler, les pré-

— Si vous sur son ordre lurent la loi martiale qui était mise en vigueur, les régiments étant devant l'ennemi. — La marquise ajouta quelques mots pour annoncer qu'il la ferait exécuter dans toute sa rigueur.

Un des articles de cette loi punissait de la peine de mort :

« Le carré étant rompu, les troupes dispersées se rendirent au point qui leur avait été assigné pour leur campement. »

À l'heure même où Auvergne et Piémont faisaient leur entrée au camp de Cassel, un beau soleil d'automne inondait de sa lumière le jardin d'un petit hôtel de la rue Plumet. Le doux rayon caressait de ses lueurs limpides un groupe de deux femmes qui avaient établi leur cabinet de travail au milieu d'un épais massif d'acacias.

C'était la marquise de Castries et sa fille unique Gabrielle.

La marquise était penchée sur sa broderie, pendant que Mlle de Castries, toute belle et toutes brillantes des grâces naissantes de sa seizième année, faisait la lecture à haute voix.

Mais la jeune personne, à chaque instant, lâissait une phrase inachevée, pour jeter un tendre regard sur la marquise, dont la beauté régulière et douce était assombrie par une teinte de tristesse.

Bientôt sur un mot qui la rappelait à son livre, elle reprenait la lecture, à laquelle sa voix d'un timbre argenté prêtait un charme indéfinissable.

Tout à coup, elle releva la tête avec un mouvement plein de grâce.

— Henri ! dit-elle en jetant le livre. Elle lisait pourtant l'*Histoire de Charles XII*, un chef-d'œuvre de littérature. Hélas ! le héros eut tort de mourir.

Un beau jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, portant l'uniforme de capitaine au régiment d'Auvergne, venait d'entrer dans le jardin.

— Henri ! s'écria son tour Mme de Castries, quelle surprise !

— Ma chère tante, ma bien aimée cousine ! dit le jeune homme en baissant respectueusement la main des deux

— Par quel hasard ! auqu'y a-t-il donc ?

— Pas d'inquiétude ! reprit le jeune homme, le comte de Rochambeau, notre colonel, avait une lettre à faire tenir à M. le maréchal de Bellisle ; il m'a fait la faveur de m'en charger ; je suis arrivé ce matin et je repars.

— Comment ! pas même un jour à nous donner ?

— Hélas ! non ! Le ministre nous retire enfin de l'inaction ; nous allons à Cassel rejoindre l'armée du maréchal de Broglie ; et jugez de ma joie ; nous serons sous les ordres du marquis de Castries.

— Bon ! reprit la marquise ; deux sujets de crainte au lieu d'un !

— Des craintes ! La saison est trop avancée. Notre présence au camp, affaire de forme ; et dans peu, nous prendrons nos quartiers d'hiver.

— Dieu vous entende et nous accorde quelques jours de repos.

— Avant peu, je serai près de mon oncle. N'avez-vous pas quelques messages à lui en voyer ?

— Nous avons fait partir un courrier ces jours derniers. Cependant Gabrielle écrira quelques mots à son père.

La marquise regarda sa fille et lut dans ses yeux une expression de désignation triste dont elle devina la cause.

— Au fait, dit-elle en se ravissant, je me souviens que je dois parler à ton père d'une affaire que tu ne saurais lui expliquer.

— Je vais écrire, tu tiendras compagnie à ton cousin.

Elle baisa sa fille au front, tendit la main à Henri et s'éloigna.

Henri de Courmel était le propre neveu de la marquise de Castries ; son père, colonel au régiment d'Aunis, avait été tué à la bataille de Conrillon ; avait voulu cacher sa mort à sa jeune veuve, alors enceinte de Henri ; l'indiscrétion d'un valet lui avait tout appris.

Depuis ce temps, la jeune femme n'avait fait que languir, et sa constitution affaiblie n'avait pu résister aux douleurs de l'enfantement.

Elle mourut en donnant le jour à un fils, qu'elle légua à sa sœur cadette mariée au marquis de Castries.

M. et Mme de Castries étaient dignes de recueillir ce bel héritage ; ils eurent

pour le petit orphelin la tendresse qu'ils auraient eue pour leur enfant. Quelques années plus tard, Gabrielle vint au monde, et cette tendresse, quoique partagée, entre deux jeunes têtes, n'écarta rien de la part du fils adoptif.

« D'effrayante, dit-il, la jeune fille lorsque les deux fiancés furent seuls. Quand, donc, j'en verrons nous la fin ? »

— Ce serait, bientôt, chère Gabrielle, si tous les généraux ressemblaient à votre père.

— J'aimerais mieux, qu'il fut moins brave, et moins habile, et qu'il fût un peu plus à nous. C'est si triste d'être toujours dans l'inquiétude, où nous sommes, ma mère et moi... Et maintenant, que sera-ce, chaque fois, que je penserai à vous ?

— Chère petite cousine !

— Oh ! taisez-vous, vous êtes un ingrat, et je devrais vous chercher querelle, car, si vous aviez voulu parler à mes parents.

— Hélas ! puis-je vous conduire à l'autel avant d'avoir éclairci le mystère, qui compromet le nom, que vous devez porter. Cette querelle était entre Auvergne et Piémont, j'en suis la cause innocente, et cependant, que de gens ont accueilli la calomnie comme une vérité. Malheureux que je suis ! Ce tour-là peut être, pour la première fois de ma vie, je touchais une carte, et e sort à voulu que j'eusse pour adversaire M. de Foncolombe. C'était un joueur effréné et malheureux. Sa fatale passion lui avait fait commettre des actes voisins du déshonneur. C'est du moins ce que je compris dans la conversation que nous eûmes avant sa mort. Il était presque fou. De ma vie, je ne vis un homme à ce point agité, troublé, hors de lui-même ! Tour à tour, suppliant et hautain, amical et agressif, désespéré et plein de confiance. Il s'excusait de l'emportement auquel il s'était livré vis-à-vis du seul homme qu'il estimait me disait-il; l'instant d'après, il voulait se battre et mourir. En vain, je cherchais à lui rendre un peu de sang-froid. Je ne sais comment, en vins à lui offrir, à titre de prêt, la somme que j'en lui avais gagnée; si je ne le faisais, qu'en hésitant. Cependant il accepta, en me

donnant des témoignages de sa reconnaissance, aussi extravagante que la mort avaient été ceux de son désespoir. Il m'appela son sauveur. Le lendemain, on m'appela son assassin.

— Pauvre Henri ! dit Mlle de Castries en lui prenant la main, un jour ou l'autre apparaîtra la vérité.

— Hélas ! je ne l'espère plus. Cependant, ne m'avez-vous pas dit que des recherches actives.

— Il y avait un indice, mais il est si bien faible. Jugez-en. M. de M. de Lourmel tira de sa bourse un fragment de camée, de l'espèce la plus commune, et dont l'effigie fruste et grossière représentait une Danaé rece-

vant la pluie d'or de son sein. « Ce camée a été trouvé dans la chambre de Foncolombe, continua Henri, pendant que Gabrielle examinait le médaillon qui était cassé à peu près aux deux tiers de son diamètre. Je crois fermement que c'est l'assassin qui l'avait laissé tomber. Il était sur le plancher, à quelques pas du cadavre. Je fis part de mes conjectures, on me répondit que cela était trop incertain pour qu'on y pût attacher quelque importance. Cependant je l'ai gardé, que sais-je, par un sentiment qui n'est peut-être qu'une futile curiosité. »

— Henri, voulez-vous me laisser quelques recherches de notre côté.

— Gardez-je, chère Gabrielle, je ne veux mettre en de meilleures mains ce talisman de mon honneur.

— Votre honneur ! s'écria Mlle de Castries, pourquoi parler ainsi ? Pour quoi attacher tant d'importance à des calomnies que tout ceux qui vous connaissent rejettent avec honneur d'ailleurs, si nous ne pouvions les faire taire, que nous importe l'opinion du monde ? Mon père, ma bonne mère et vous, n'est-ce pas assez pour être satis-

— Oui, avec vous, Gabrielle, je serais toujours heureux.

Les deux jeunes gens se serrèrent main. Mme de Castries revint à elle et remit sa bague au jeune homme, net et bientôt il fallut se séparer. Gabrielle et Mme de Castries restèrent silencieuses, elles craignaient

d'échanger leurs pensées, de grosses larmes coulaient des yeux de la jeune fille.

III

Le comte de Lourmel se jeta dans sa chaise, qui l'attendait à la porte de l'hôtel de Castries, et donna l'ordre au postillon de toucher chez le chevalier d'Acigny.

Le chevalier était un de ses camarades de régiment; il était en congé à Paris, et devait rejoindre à Cassel. Les deux amis avaient décidé qu'ils feraient le voyage ensemble.

La cour de l'hôtel d'Acigny offrait le spectacle le plus animé. Une foule de laquais, à grands renforts de bras, de jurons et d'épaules, hissaient et arrimaient des chaises de toutes formes et de toutes dimensions sur une berline de voyage que quatre vigoureux perchours se préparaient à enlever.

Un personnage important, qui n'était autre que le valet de chambre du chevalier, présidait à cette opération, sans toutefois y contribuer autrement que par ses conseils et ses encouragements.

«Lafeur, M. le chevalier est-il prêt?» demanda Henri.

«Ah! les butors! ils vont briser notre boîte à aux parfums!» s'écria M. Lafleur.

M. Lafleur, absorbé par ses hautes fonctions, n'avait pas entendu la question du jeune officier, qui la réitéra sur un ton plus élevé.

«Pardonnez-moi, monsieur le comte, dit enfin le factotum en s'essuyant le front, j'ai tant à faire... M. le chevalier doit être prêt, ou peu s'en faut... Je vais... Allons! bon! notre caisse à per-ruques qu'ils laissent tomber.

Lafeur s'élança pour jurer de la gravité du sinistre. M. de Lourmel se renfonça philosophiquement dans sa chaise, en faisant des vœux pour que le départ ne fût pas trop retardé.

Peu après, une voix joyeuse qui chantait un couplet de *la Fortune au village*, domina le bruit des jurons, des piétinements et des grelots.

Une tête d'homme passa par la por-

tière de la chaise, qu'elle remplit d'un immense éclat de rire et d'une forte odeur de poudre à la maréchale, et le chevalier s'écria: «Par là! s'embrassant mon très-cher, crois-tu que je vais m'enfermer dans cette boîte pendant quarante-huit heures?»

«Tu sais qu'il faut brûler le pavé», répondit le comte; une voiture plus grande expose à rester en chemin.

«Ta! ta! ta! ma berline ira comme le vent; des ressorts excellents, on est la comme dans un lit! Allons, des cendrs; laisse ta chaise à Sylvain qui offrira une place à Lafeur, et viens te mettre à mon côté.»

«Mais...»

«Il n'y a pas de mais! Il sera toujours temps de nous mettre à la torture.»

La proposition en elle-même n'avait rien de déraisonnable, et quoique la berline fût assez encombrée de couvertures, de chancelières et d'une foule de menus objets, il y restait plus de place qu'il n'en fallait pour les deux jeunes gens. M. de Lourmel monta donc dans la berline, et le chevalier s'enveloppa dans sa douillette de voyage. Chacun s'étant installé, on partit.

Le chevalier d'Acigny était jeune, beau, riche, heureux et brave. C'était un de ces charmants officiers qui se poudraient à frimas et mettaient des manchettes de dentelles pour aller au feu comme pour aller à Trianon. Il aimait la guerre, autant qu'il en aime une promenade; il était tour à tour, au gré de l'heure présente, conquérant d'armée ou capitaine en plein champ de bataille, se montrant partout aussi courageux qu'entreprenant.

Bon cœur assurément, quoique fort étourdi, et peu discret; pendant qu'il voyageait ainsi, avec son ami, il s'amusa à parler de ses exploits.

Il racontait encore ses plus charmantes aventures; le comte dormait déjà. La nuit était venue; alors le chevalier voyant qu'il n'avait plus d'auditoire, s'accota dans son coin et prit le parti de s'endormir en des rêves dorés.

Pendant trois jours les deux jeunes officiers continuèrent leur voyage sans

autre incident qu'un mauvais dîner pris dans les auberges où s'arrêtaient messieurs leurs postillons. Au delà du Rhin, le pays prit soudain un aspect de désolation dont les deux jeunes gens furent tristement affectés; les villages étaient presque déserts, quelques-uns avaient été la proie des flammes, et les ruines fumaient encore; les rares paysans qu'ils rencontraient avaient l'air terrifié. Leur maigreur trahissait une misère que nos jeunes voyageurs soulageaient de leur mieux.

Dans les champs, quelques morceaux de terre fraîchement remuée surmontés de croix grossières indiquaient des tombes. La cime des arbres était coupée, l'écorce du tronc était rongée, les branches cassées et dépouillées de leurs feuilles. L'âme obéissait à ces lugubres spectacles. On ne rencontrait plus d'autres voyageurs que hussards revenant de la maraude; convois de blessés, évacués sur l'intérieur, ou quelques détachements de recrues rejoignant leurs corps avec l'insouciance de gens qui ne savent pas encore ce qui les attend.

Le soir du troisième jour, les deux jeunes gens se laissaient aller à la somnolence irritante que cause une voiture roulant sur un pavé en mauvais état, lorsqu'ils furent réveillés en sursaut par le contre-coup d'un brusque temps d'arrêt.

« Hein! qu'y a-t-il? qu'est-ce que cela? » s'écria le chevalier en se frottant les yeux.

Il faisait nuit, de gros nuages roulaient lourdement dans le ciel et couvraient la campagne de leurs grandes ombres pareilles à un crêpe noir.

« Monsieur le chevalier, répondit le postillon qui menait les chevaux dévolée, c'est un satané chien qui se jette au nez de mes chevaux; le diable m'emporte! Je crois qu'il est enragé.

— Eh bien! mets pied à terre, un coup de pistolet le guérira.

En voyant le postillon hésiter, le chevalier sauta lui-même en bas de la berline et s'avança vers le chien le pistolet au poing.

Le chien était un innocent barbet qui semblait en remuant la queue témoigner sa satisfaction d'une pareille rencontre.

« Poltron, il est enragé comme toi et moi, dit le chevalier. Allons, marche pendant que je le tiens. »

Le postillon, flattant son porteur sur l'encolure, voulut le faire avancer, mais l'animal se crampa en soufflant et refusa d'avancer.

Le chien avait quitté d'Acigny et s'était replacé en grondant devant les chevaux.

« C'est singulier, dit le chevalier; il y a ici quelque obstacle imprévu. »

Il avança de quelques pas, le barbet marchait devant lui.

« Parbleu! je le crois bien, un cadavre est couché en travers de la route.

— Un cadavre, s'écria monsieur de Lourmel accourant auprès de son ami le chevalier.

— Eh oui, une femme encore!

La lune entre deux nuages éclaira un moment le milieu de la route; une femme, en effet, était étendue sur le pavé, dans l'immobilité la plus complète.

« Il n'est pas sûr qu'elle soit morte, dit M. de Lourmel en se baissant pour mettre la main sur son cœur.

Le cœur battait encore.

« Je ne vois aucune trace de blessure; cette malheureuse est tombée de fatigue, de froid et peut-être de faim. »

Le chevalier réveilla MM. Lafleur et Sylvain qui se pressaient dans la chaise sans s'inquiéter plus que de raison de ce long temps d'arrêt. On fouilla dans les poches de la berline où l'on trouva un flacon de vin d'Espagne.

Quelques gouttes qu'on en fit prendre à la malade suffirent pour la ranimer, elle se souleva péniblement et passa la main sur son front pour écarter les longs cheveux noirs qui le couvraient.

« *Bari!* » dit-elle en faisant un violent effort pour prononcer ce mot, incompréhensible pour les deux jeunes gens.

Elle voulut se lever, ses forces la trahirent; et elle retomba sur le pavé.

« Chaleur, nourriture et repos, elle serait sauvée, dit le comte, n'y a-t-il pas aux environs une maison hospitalière? »

— Nous sommes tout près de Cassel,

dit le postillon auquel il s'adressait, s'il faisait jour, nous verrions d'ici les murs de la ville."

En effet, quelques lumières scintillaient au fond de la route et il dit :

"Il faut le transporter à Cassel," reprit M. de Lourmel.

Le chevalier fut de l'avis de son ami. Laffeur et Sylvain, malgré leur répugnance à toucher les vêtements de l'inconnu, durent le transporter dans la berline. Oh lui fit une sorte de lit avec les couvertures, d'Acigny donna sa douillette pour l'envelopper, et le cortège se remit en route, augmenté du barbét qui galopait à la portière.

Une berline à quatre chevaux, suivie d'une chaise contenant deux valets de chambre, l'excellente recommandation auprès de meister Hanser, propriétaire de l'hôtel des Trois-Rois, le meilleur de Cassel, il mit tout son monde sur pied, se contentant d'être dérangé dans son sommeil en pensant à la dépense que feraient les voyageurs. On accourut au devant d'eux, le sourire sur les lèvres.

Les deux valets de chambre, sur l'ordre de leur maître, descendirent la malade et la portèrent près de la cheminée dans la salle commune. Pendant ce temps, M. de Lourmel s'adressant à l'hôte, ordonnait de rallumer le feu, qui était presque éteint, de faire chauffer un bouillon, et de préparer la meilleure chambre.

Mais l'hôtelier avait déjà remplacé le sourire par une grimace. Il se pencha en face du comte en croissant ses petits bras sur sa vaste poitrine, et répondit assez aisément :

"Du bouillon, je n'en ai pas, et si j'en ai, il faut en trouver ailleurs."

Par exemple, dit meister Hanser en prenant son air le plus majestueux, si vous croyez que je vais réveiller tout Cassel pour cette course, oh ! que non pas !

M. de Lourmel, allant rappeler un apothicaire à la politesse, le chevalier, plus prompt, saisit meister Hanser au collet, et lui montrant un jonc à pomme d'or qu'il tenait à la main, dit :

"Drôle, si tu n'as pas de bouillon, moi, j'ai une canne, et je la casserai sur tes épaules."

AVIS DES ÉDITEURS

M. H. Hébert ayant donné sa signature comme Imprimeur-Gérant de notre publication, nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. B. Bourdeau a bien voulu accepter cette

charge. Toute lettre ou communication devra être adressée au Monsieur.

Montreal, 10 Avril, 1866.

LES FEUILLETON

Paraisant le 15 de chaque mois, Prix de l'abonnement, un an, \$1.00 un numéro, centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement à M. J. Bourdeau, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs

M. Z. Chapeleau Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. A. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim, Haute-Ville, Québec

M. M. Duchesneau, St. Jérôme

M. Cyriac Chaput, L'Assomption

M. A. Tétrault, Rivière-du-Loup

M. Charles Royer, Trois-Rivières

M. J. Bourguignon, St. Jean

M. A. Cadieux, Maranes

M. C. Thérien, St. Isidore

M. N. Dorais, St. Urbain

M. L. Picard, Laprairie

M. J. H. Lafleur, Yamaska

M. F. X. Collette, Verchères

M. G. St. Cyr, Maskinongé

Le Feuilleton est en vente au dépôt de Journal de St. Laurent

J. B. Bourdeau, Imprimeur-Gérant